

VI

Une étoile qui pâlit



la belle arrière-saison avaient succédé les tristes jours de Novembre. Le ciel restait continuellement gris ; le vent du Nord soufflait sur les champs et les prairies et enlevait de son haleine puissante les dernières feuilles jaunies des arbres et des plantes.

Le vent soufflait aussi dans le jardin du Louvre comme une longue et sombre plainte et augmentait encore la tristesse de la pauvre Blanche qui pensait continuellement à Marie et à Charles, car elle croyait ce dernier en route vers son cher pays, le Brabant.

Le Brabant ! Que de souvenirs ces deux mots n'évoquaient-ils pas chez la jeune fille. Le Brabant !...

Elle se trouvait dans sa chambre et une main mystérieuse semblait la pousser vers le clavecin dont le son était aussi caressant que la voix d'un ami fidèle et dévoué.

La jeune fille laissa errer pendant quelques instants les doigts sur le clavier, puis elle entama une chanson dans laquelle étaient vantés les beautés naturelles du Brabant, le courage de ses hommes et la beauté de ses femmes. Chaque strophe se terminait par les mots : « Mon cœur ne t'oubliera jamais ! »

Oh non, elle n'oublierait jamais son cher Brabant !

Blanche avait les larmes aux yeux et elle serait restée plongée encore longtemps dans ses réflexions, si une légère tousserie à la porte ne l'en avait arrachée.

C'était Breno qui, charmé, avait écouté religieusement. Quand la jeune fille l'aperçut, elle rougit légèrement.

— Ah, ma noble demoiselle, votre jeu est si ravissant, que même un pauvre bossu, comme moi, se croirait transporté au ciel.



.... et sa main saisit le poignard pour le plonger dans le cœur de ce fils...
(page 154)

Un sourire vint éclairer le visage de Blanche, car chaque fois que Breno se montrait dans les moments où elle se sentait triste, il lui semblait qu'un rayon de soleil se glissait dans son cœur. Sa première idée fut la reine et elle demanda :

— Et Sa Majesté ?...

La figure du nain s'allongea et il haussa les épaules.

— Je suis arrivé, quatre fois déjà, à la porte de la voûte, dit-il, mais elle est fermée à clef. J'ai beau frapper, on ne m'ouvre pas.

— Je suppose qu'il n'est rien arrivé à la reine, dit Blanche comme se parlant à elle-même, ou bien...

— Ou bien ce grognard de geôlier serait-il mort en cuvant son vin ?... Ce n'est, malheureusement, pas le cas, mademoiselle, car tantôt — j'avais sans doute frappé avec un peu trop de violence à la porte — il cria : Qui est là ?... Je lui ai répondu : C'est moi, votre camarade d'hier soir. Je viens vous tenir compagnie. Il m'a fait alors cette singulière réponse : Ha, c'est vous ? Eh bien, mon petit, ayez encore un peu de patience ; vous serez bientôt mon hôte.

— Grand Dieu ! dit Blanche avec effroi, mais... dans ce cas... nous sommes trahis !

— Je n'en ai pas douté un seul instant, répondit Breno. Il arrivera quelque chose, c'est certain. Je veux être changé en éléphant, comme dirait notre ami Melchior Blanc, si le geôlier n'a pas déjà tout rapporté à Labrosse.

Blanche s'était laissée choir sur un siège.

Elle prévoyait que la reine serait la première victime, car Labrosse profiterait de l'occasion pour donner au geôlier des ordres plus sévères encore à l'égard de la prisonnière.

Sans remarquer le souci de Blanche, le bouffon demanda soudain :

— Connaissez-vous Melchior Blanc ?

— Oui, je connais le sergent.

— Voilà un homme, mademoiselle ! Il possède une tête comme un fût à vin, un nez comme une pomme et des joues comme des melons. Si on enfonce un robinet dans le ventre de cet homme, on pourrait éteindre la soif de tout un corps de garde et dans ses bottes on pourrait traverser la Seine comme dans une nacelle. C'est un homme...

La conversation fut interrompue par l'arrivée

des enfants qu'une gouvernante amenait auprès de Blanche.

A peine les enfants eurent-ils aperçu Breno, que le jeu commença. Le prince héritier surtout tenait beaucoup au bouffon ; il lui monta sur le dos et Breno, servant de cheval, trottait à quatre pattes autour de la pièce.

— On finirait bien par remercier le bon Dieu d'avoir une si belle bosse, s'écria Breno, quand un petit prince, aussi gentil que celui-ci, y trouve du plaisir.

— Hue ! Breno... Hue ! criaient les enfants.

Le bouffon s'apprêtait à recommencer le jeu avec un autre enfant sur le dos, quand le prince héritier poussa un cri de frayeur.

Breno et Blanche levèrent la tête et remarquèrent, près de la porte, Labrosse fixant sur eux un regard sévère, haineux, tandis qu'un silence glacial régnait dans la pièce.

— Bouffon, dit Labrosse, en ce moment je ne réponds pas de votre tête...

— Grand merci, Excellence, répondit Breno avec un calme parfait ; par les temps qui courent il y en a tant dont la tête n'est plus ferme sur les épaules.

— Que voulez-vous dire ? demanda Labrosse d'un ton mordant, car il avait senti la pointe lancée par le bouffon.

— Que Son Excellence cherche et elle trouvera peut-être.

Le ministre se tourna ensuite vers Blanche et la regardant d'un air hautain et haineux, il lui dit :

— Vous aussi, mademoiselle, aurez perdu les bonnes grâces du roi. Sans demander mon consentement ou celui de Sa Majesté, vous avez eu l'audace de pénétrer dans le cachot de cette femme perdue qui est la honte de la maison de France.

— Monsieur, s'écria Blanche tandis que son visage s'empourpra, je vous défends de parler en ces termes de celle que j'estime être au-dessus des attaques de qui que ce soit et aujourd'hui même, je prierai Sa Majesté de me délivrer à l'avenir de votre présence.

— Vous le prenez de bien haut, mademoiselle, dit Labrosse, et je crois qu'il n'est que temps que Sa Majesté vous rende également impuissante. Votre place n'est plus ici, à la cour de France, mais en Brabant, ce pays qui a amené tous ces malheurs sur la maison royale.

— Encore une fois, monsieur, je vous prie de vouloir vous abstenir de ces grossièretés qu'une honnête jeune fille n'a pas apprises à connaître au noble pays de Brabant. Si, pour consoler ma pauvre amie, j'ai dû faire appel au concours d'un être humble uais doué d'un grand cœur, il faut l'attribuer à la sévérité inouïe avec laquelle vous faites traiter Sa Majesté la reine et pour consoler celle-ci, je n'ai pas attendu votre permission ni celle du roi, mais j'ai obéi uniquement à l'inspiration de mon cœur.

Labrosse paraissait être surpris d'entendre un langage aussi élevé, car après avoir lancé encore un regard courroucé à la jeune fille, il quitta la pièce pour se diriger vers l'aile du Louvre où étaient situés les appartements du roi.

— Bien répondu, mademoiselle, s'écria Breno. Il est regrettable qu'on ne lui parle pas plus souvent sur ce ton.

Le géolier avait donc tout rapporté à Labrosse.

Quand il se réveilla le lendemain, après avoir cuvé son vin, il avait rassemblé tous ses souvenirs et était entré dans une colère violente, en constatant jusqu'à quel point il s'était laissé duper par Breno.

Il jura de se venger à la première occasion, mais sa soif de vengeance se reporta bientôt sur la reine qu'il accusait de complicité dans ce qui était arrivé.

Il commença par fermer à clef la porte menant aux souterrains et alors il pénétra dans le cachot de la souveraine.

Marie vit immédiatement que les sentiments les plus bas demeuraient en cet homme. Furieux il s'avança vers elle et lui dit brutalement :

— C'est donc ainsi, Madame, que vous aidez à me tromper... Prenez garde, vous êtes en ma puissance et je vous le ferai bien voir !... Criez seulement ; personne ne peut vous entendre et quand même vous crieriez une journée entière pour avoir à boire, vous n'aurez rien, entendez-vous, rien !...

La reine gardait le silence, car elle ne daignait pas répondre au misérable. Cette attitude méprisante ne fit qu'augmenter la colère du géolier qui s'approcha de la prisonnière le poing levé et menaçant, comme s'il s'était trouvé devant une femme de la plus basse classe.

— Les épreuves les plus rudes me sont donc réservées, dit enfin la reine. Géolier n'êtes-vous donc plus une créature humaine ? N'avez-vous donc

pas un grain de pitié pour une femme qui a tout perdu et qui n'a même plus la satisfaction de voir ses enfants ? Oubliez-vous donc que vous vous trouvez en face de la reine de France à laquelle vous devez le respect ?

— La reine, répondit le geôlier en ricanant, la reine ! On ne vous aurait pas enfermée ici, si vous n'étiez pas une vulgaire criminelle qui a empoisonné le prince héritier pour favoriser son propre enfant !... Et c'est d'une telle femme que je devrais avoir pitié ?... Tenez, voilà la pitié et le respect que j'ai pour vous !

Et pour prouver son profond mépris, il cracha sur le sol et sortit en tirant bruyamment la porte.

Malgré sa ferme résolution de garder sa dignité vis-à-vis du misérable, la reine dut cependant faire appel à toute son énergie pour ne pas prier le geôlier, la nuit venue, de lui donner un peu d'eau ; puis elle savait que toute prière resterait sans effet, puisqu'il voulait se venger d'elle. A la fin la soif qui la torturait devint intolérable et elle dut se résoudre à demander à boire.

Le misérable se réjouissait de sa détresse, riait d'un air moqueur, triomphait et il résolut de ne céder qu'à la dernière extrémité, c'est-à-dire,

quand il ne pourrait attendre plus longtemps sans s'exposer lui-même à des désagréments. Il pénétra plusieurs fois en ricanant dans le cachot et quand enfin, poussée par l'instinct de la conservation, la reine tendit les bras dans une attitude suppliante, il se décida à lui apporter à boire.

— Voilà, dit-il en plaçant une cruche sur le sol comme il l'aurait fait pour un chien, voilà, mais c'est uniquement pour vous empêcher de mourir de soif, car dans ce cas nous n'aurions pas le plaisir de vous voir balancer au gibet.

— Misérable ! s'écria la reine, misérable ! Vous aurez grande charge d'âme, si jamais votre conscience vous fait voir combien votre conduite envers moi était méprisable.

Il était évident que le geôlier avait été encouragé dans sa manière d'agir par le ministre, qui était entré dans une violente colère en apprenant ce qui c'était passé avec le bouffon. Il avait donc ordonné au geôlier une surveillance encore plus étroite et une sévérité encore plus grande à l'égard de la reine.

Il y avait encore deux personnes sur lesquelles le ministre devait se venger : le bouffon et Blanche. Une troisième devait être éloignée dès

que l'occasion se présenterait ; c'était Melchior Blanc, quoique Labrosse le jugeât moins dangereux que les deux autres.

C'était animé de tels sentiments qu'il s'était rendu auprès du roi qui continuait à vivre retiré et en misanthrope. Philippe n'entra pas, comme Labrosse l'avait espéré, dans une colère violente en apprenant l'acte héroïque de Breno et la crainte du ministre s'accrut encore en entendant qu'un certain doute s'était glissé dans le cœur du roi.

— O malheur, soupirait le roi, terrible malheur qui m'a enlevé le bonheur de la vie ! La journée est pénible pour moi, mais les nuits sont épouvantables !... Je vois alors apparaître mon enfant bien-aimé, portant sur la tête la petite couronne de roses blanches, tel que je l'ai vu pour la dernière fois. Il sort de sa petite tombe fleurie et fait signe de la main à un être aimable qui s'approche et presse l'enfant sur son cœur.

O, Marie, que vous êtes divinement belle quand vous m'apparaissez ainsi ! Comme mon fils caresse alors les boucles flottantes de votre chevelure en vous nommant : mère, chère mère !

Il se fit un long moment de silence et le pli, qui se voyait autour de la bouche du roi était, si

triste, si douloureux, que Labrosse n'osait reprendre la parole.

Breno avait remarqué que Labrosse s'était rendu auprès du roi et il voulait profiter de l'occasion pour prévenir la colère du souverain.

— Mon cousin est triste, dit-il à Philippe en entrant. Il doit chasser les gros nuages qui le rendent sombre.

Le roi et Labrosse regardèrent le bouffon d'un air interrogateur. Tous deux avaient senti tout ce qu'il y avait de mordant dans ces paroles.

— Il y a longtemps que Breno n'a pas senti dans le dos les caresses de la cravache, dit Philippe, comme s'il s'était trouvé devant un enfant.

Breno parut être plus rassuré que ne l'aurait été tout autre après ces paroles, car c'est en riant qu'il dit au roi :

— Je suis heureux d'entendre enfin sortir un mot joyeux de la bouche de mon cher maître. Si Breno était toujours à ses côtés, il ne ferait pas si triste ici.

— Breno, dit enfin le roi, Breno, vous m'avez fortement mécontenté.

Le bouffon savait ce que le roi voulait dire ; aussi prit-il immédiatement la parole :

— Comment, dit-il, ai-je pu mécontenter Sa Majesté ? Qu'ai-je fait ? .. J'ai suivi l'inspiration de mon cœur. La reine désirait voir ses enfants ; je lui en ai fourni l'occasion. Ne dites donc pas, Sire, que c'est ainsi que j'ai pu vous mécontenter, car il n'y a que l'homme sans cœur qui pourrait désapprouver ce que j'ai fait et vous, Sire, vous avez du cœur. Ah ! malheureux maître, que je suis heureux pour moi même d'avoir pénétré dans ces souterrains. Je l'ai vue cette reine, dont le nom se trouve actuellement sur les lèvres de tous les habitants de Paris. Les uns la louent comme un modèle de charité et de bonté ; d'autres la traitent de sorcière, d'empoisonneuse. Ah ! Sire, vous auriez dû voir avec quelle tendresse elle pressait les enfants sur son cœur ; vous auriez dû entendre les paroles qu'elle leur adressait, si belles, si pleines d'amour, que malgré moi mes yeux se sont remplis de larmes... Sire, je respecte les décisions de votre ministre, mais j'ose dire — et voici la cravache pour me châtier si vous le voulez — j'ose dire que je suis prêt à donner ma vie comme garantie de l'innocence de la reine. La place de Marie de Brabant n'est pas dans un cachot du Louvre, mais sur le trône de France !

Le bouffon avait décroché lui-même la cravache pendue au mur et la tendait au roi. Labrosse dut faire des efforts pour contenir sa colère, car il se sentait impuissant en face de cet être difforme qui exprimait sa conviction avec tant de franchise.

Philippe écarta doucement la cravache et, regardant le nain profondément dans les yeux, il murmura :

— Puissiez-vous dire vrai !... Serait-ce possible ?...

Breno fixait sur le roi des yeux remplis d'une profonde pitié. Lui, le facétieux, le moqueur, sentit fort bien ce qui devait se passer dans le cœur du souverain.

A ce moment le Père Aloïse se fit annoncer.

Le religieux paraissait être ému et il s'approcha respectueusement, mais d'un air résolu, du roi. Il venait de quitter la reine qui lui avait fait connaître les avanies auxquelles elle était exposée. Le religieux avait appris ces faits avec horreur et il s'était engagé à les rapporter au roi.

Il venait donc accomplir sa promesse et il le fit en des termes qui devaient faire naître la plus grande pitié, conjurant le roi de réunir la cour de justice pour décider enfin du sort de la reine.

Quand le Père Aloïse se tut, ce fut Labrosse qui montra le plus d'indignation pour la conduite du géôlier ; il jurait qu'il l'aurait fait châtier et renvoyer s'il avait connu le premier mot des faits dont le gardien se rendait coupable.

Cependant quand le roi exprima le désir de voir amener immédiatement cet homme devant lui, le ton du ministre devint moins ferme et c'est avec une certaine hésitation qu'il voulut faire comprendre au roi que Sa Majesté ne devait pas admettre dans ses appartements un homme d'une si basse condition et que lui, Labrosse, se chargerait volontiers d'interroger le géôlier.

Il aurait été facile de se méprendre aux paroles de Labrosse, mais Breno avait lu sur le visage du courtisan que celui-ci ne se trouvait pas à l'aise et c'est pourquoi il dit au souverain sur le ton le plus innocent :

— A votre place, cousin, je voudrais me charger moi-même de cette besogne. La vérité est comparable au vinaigre : elle perd de sa force en la transvasant d'un cruchon dans un autre.

Il y eut deux personnes qui se mordirent les lèvres en entendant cette sortie si adroite. C'était d'abord Labrosse, qui tremblait de colère devant

l'impertinence du bouffon et ensuite le Père Aloïse qui ne put réprimer un sourire en entendant le sage conseil de Breno.

— Faites venir le géôlier, ordonna le roi.

Breno partit comme une flèche. Il courut directement au corps de garde où il dit à Melchior Blanc :

— Mon gros camarade, il me faut deux de vos hommes. Il s'agit d'aller prendre un requin.

Melchior Blanc sommeillait près de l'âtre où flambait un bon feu. Il rêvait du pays natal quand Breno vint le réveiller.

— Un requin... un requin... grômmela-t-il ; il n'y a pas de requins dans la Seine. Je n'aime du reste pas l'eau.

— C'est pourtant ce qui vous manque, répondit Breno en riant, un peu d'eau dans votre vin. Allons voyons ; il me faut deux hommes. Le géôlier s'est montré si brutal vis-à-vis de la reine, qu'il doit comparaître devant le roi. C'est toute une histoire que je viendrai vous raconter ce soir.

— Alors j'y vais moi-même, dit Melchior. Il ne faut pas deux hommes pour cela.

La vengeance est un plaisir des dieux, dit le proverbe et quoique Breno ne fût pas un être

haineux — il avait au contraire très bon cœur — il se réjouissait cependant à l'idée que ce misérable géolier allait être mis sur la sellette et par le roi en personne.

— Je veux être transformé en éléphant, dit Melchior Blanc, si je ne lui fais pas demander grâce. Que s'imaginer-t-il donc, ce gibier de potence ; brutaliser une femme telle que la reine !... Nous allons voir !...

Quand le bouffon et le sergent arrivèrent au couloir souterrain, Blanc cogna à la porte. Pas de réponse. Il frappa une seconde fois, mais le géolier ne paraissait pas disposé à écouter.

— Nous devons user des grands moyens, dit le gros sergent.

Il frappa une troisième fois en criant d'une voix de stentor :

— Au nom du roi, ouvrez, sinon je défonce la porte.

Cette aimable invitation paraissait avoir produit de l'effet, car des pas trainants se firent entendre dans l'intérieur et bientôt une main semblait chercher la serrure en tâtonnant.

— Qui est là ? demanda le géolier.

— Melchior Blanc, sergent du roi, qui vous

casse le cou et les os si vous n'ouvrez pas sur le champ.

La serrure grinça et la porte tourna sur ses gonds, mais à peine le géolier eut-il reconnu Breno, malgré l'obscurité presque complète, qu'il voulut refermer précipitamment la porte.

— Holà, camarade, s'écria Melchior, les amis des amis sont aussi des amis. Mon bon camarade Breno est également de la partie. Au nom du roi, je vous invite à me suivre auprès de lui.

— Laissez-moi la paix, répondit brutalement le géolier. Je n'ai pas d'autres ordres à recevoir que ceux du ministre Labrosse...

— La mesure est comble ! s'écria Blanc. Suivez-moi, je vous dis, sinon je viens vous chercher...

Le gardien ne faisait pas mine de vouloir obtempérer à cet ordre et alors le sergent jugea le moment venu de forcer le géolier récalcitrant à le suivre.

Il fit donc quelques pas en avant et saisit le géolier par le bras de telle façon que ce dernier ne put étouffer un cri de douleur.

— Voilà un petit échantillon, dit Melchior, et je veux être changé en éléphant si je ne vous casse

pas quelque chose dans le cas où vous ne me suivriez pas docilement.

Le géôlier lança au bouffon un regard chargé de haine, mais soudain la peur lui paralysa les jambes.

— Que me veut le roi ? dit-il en tremblant.

— Il vous le dira lui-même, répondit Blanc.

Le géôlier avait posé machinalement cette question, mais au même moment il eut l'idée que le nom du roi, ainsi mis en avant, n'était qu'une nouvelle ruse qu'employait Breno pour pouvoir pénétrer dans les souterrains avec son ami Melchior Blanc. Mais comme il voyait que le sergent ne bougeait pas, il se mit à trembler de tous les membres.

— Mais, sergent, dites-moi au moins pourquoi Sa Majesté veut me parler... et pourquoi c'est vous qu'elle envoie ?... Qu'ai-je fait de mal ?

— Vous l'entendrez et vous le sentirez bien dans un instant, répondit Melchior en enlevant le géôlier comme un paquet et en le portant ainsi au haut de l'escalier. Je ne sais qu'une chose, ajouta-t-il, c'est que je ne voudrais, pour rien au monde, me trouver à votre place.

Le roi saurait-il donc quelque chose de la

scène qui s'est passée avec la reine ? se demandait le géôlier. Il ne dut pas attendre longtemps pour répondre lui-même à la question, car tout lui devint clair, quand, en entrant dans les appartements royaux, il aperçut le Père Aloïse.

Quand le géôlier entra, le roi se leva vivement et l'arrêta déjà à la porte par les mots :

— Ha ! vous voilà, monstre !... Vous avez osé insulter et brutaliser une femme sans défense !... La sincérité seule peut encore vous faire échapper à la potence. Pourquoi avez-vous agi ainsi ?

— Ah, Sire, dit le géôlier en pleurant et en tombant à genoux.

— Il ne s'agit pas de pleurer ou de gémir. Vous allez répondre immédiatement si vous ne voulez pas que je vous fasse arracher la langue ! s'écria le roi. Pourquoi avez-vous agi ainsi ? Parlez !

— Je n'ai rien fait de mal, Sire, répondit le misérable en balbutiant, je n'ai rien fait de mal.

— Comment, reprit le roi avec colère, vous n'avez rien fait de mal !... Mais vous n'avez donc plus conscience du bien ou du mal ? Vous avez, je le répète, brutalisé une femme sans défense et je veux savoir, entendez bien, je veux savoir, ce qui vous a poussé à le faire.

Le géolier paraissait avoir pris une résolution, car, se redressant soudain, il dit d'une voix ferme :

— Sire, je ne l'ai pas fait de bon gré, mais monsieur le ministre m'avait ordonné d'être sans pitié pour la reine, qui est une grande coupable. J'ai cru, Sire, que c'était aussi votre volonté de traiter la reine avec sévérité.

Une commotion traversa tout le corps du roi dont le regard était chargé de la plus violente colère. Il se tourna vers Labrosse qui, moins ému qu'on n'aurait pu le supposer, voyait arriver l'instant où l'orage allait éclater. Il savait que chez le roi l'orage — c'est-à-dire la colère — n'était pas de longue durée, que ce n'était qu'un bouillonnement du sang qui reprenait rapidement son paisible cours normal.

— Monsieur le ministre, dit le roi, j'espère que ces paroles recevront le démenti le plus formel, si vous ne voulez pas que la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous ne se dissipe en un clin d'œil comme la fumée. Certes, je le sais, la reine est coupable et c'est moi-même qui ai signé l'ordre de l'incarcérer. Le Français ne poursuit cependant personne dans le malheur, mais il tend

à rendre celui-ci plus supportable. Répondez donc, monsieur le ministre.

Labrosse avait prouvé, une fois de plus, qu'il connaissait son maître, car le roi était déjà retombé dans son fauteuil, haletant, comme si l'effort l'avait fatigué.

D'une manière très calme il atténua les paroles du géolier, prétextant que ses ordres avaient été mal interprétés, qu'ils ne visaient que la surveillance et non la sévérité, donc encore beaucoup moins l'inhumanité. Chaque fois que le géolier était sur le point de rectifier les paroles du ministre, un regard de celui-ci suffisait pour lui clore la bouche.

Le roi paraissait beaucoup trop enclin, de l'avis de Breno, à ajouter foi aux paroles de Labrosse, car le bouffon ajouta malicieusement :

— Qui dit maintenant le plus franchement la vérité : d'un ministre ou d'un géolier ? Je crois, moi, que c'est celui qui a le moins d'intérêt à la taire.

Le roi parut peu goûter la plaisanterie en ce moment, car il lança à Breno un regard de mécontentement.

Labrosse avait cependant compté sans le Père

Aloïse qui s'avança vers le roi et lui dit d'une voix émue :

— Sire, il m'est pénible de devoir accuser quelqu'un qui jouit de votre entière confiance, mais il est de mon devoir de vous dire, que Sa Majesté la Reine s'est exprimée en termes on ne peut moins élogieux en parlant de monsieur Labrosse. Elle a cependant conservé toute sa grandeur d'âme, car elle ne souhaitait aucun châtement pour le ministre, malgré les fautes commises par celui-ci et quoiqu'elle lui attribue la cause de tous ses malheurs. Lui aussi s'est montré irrévérencieux envers la reine et il s'est réjoui de ses souffrances. La malheureuse se demande quelle peut bien être la raison de cette haine et elle désire connaître cette raison afin de pouvoir réparer, d'une manière ou de l'autre, le mal qu'elle aurait pu avoir fait involontairement à monsieur Labrosse.

Toute la scène qui venait de se passer semblait avoir produit un revirement dans les sentiments du roi, car dès les premières paroles du Père Aloïse l'étonnement pouvait se lire sur ses traits, mais à la fin cet étonnement s'était transformé en colère et, se redressant, il dit au ministre :

— A votre tour maintenant, monsieur Labrosse.

Parlez ; quel était le mobile de votre manière d'agir ? Je dois vous faire remarquer, que dans tous les cas votre conduite était équivoque et blâmable, attendu qu'en ma présence, vous paraissiez toujours implorer de bons traitements pour la reine. Mais que se passe-t-il donc dans ce palais ?.... Tous les mauvais instincts se sont-ils donc réunis ici ?.... Parlez, Labrosse, parlez, si vous ne voulez pas perdre à jamais la confiance que j'ai toujours eue en vous.

Labrosse paraissait être touché par les paroles du roi. En effet, jamais il n'avait vu Philippe parler avec tant de fermeté et c'est en balbutiant qu'il répondit :

— Je dois répéter, Sire, que mes ordres n'ont pas été compris. Jamais je n'ai eu l'idée de faire traiter Sa Majesté la Reine avec dureté. Et si je l'avais fait, Sire, c'aurait été uniquement la conséquence du grand amour que je vous porte et qui m'aurait inspiré des sentiments de vengeance pour quelqu'un qui menaçait le bonheur de la vie de mon maître.

D'un signe de la main Philippe fit comprendre qu'il désirait être seul, mais quand le Père Aloïse voulut se retirer à son tour, il l'invita à rester.

Il indiqua au Père un siège et puis il se mit à arpenter la pièce pendant quelque temps, plongé dans de profondes réflexions.

Le Père Aloïse attendait respectueusement l'issue de la lutte qui, selon lui, se livrait en ce moment dans le cœur du roi et qui aurait une influence sur la situation.

— Mon Père, dit enfin Philippe, j'ai l'intention de faire quitter à la reine son cachot pour une des pièces de ses appartements où elle serait évidemment surveillée. Il se pourrait que, malgré toutes les apparences, elle soit innocente.

— Sire, répondit le Père Aloïse, quelque soit le bonheur que j'éprouve à l'idée que Sa Majesté pourrait quitter son sombre cachot, j'estime cependant qu'il serait imprudent de donner suite à ce projet pour le moment. Hélas, Sire, les opinions du peuple se sont partagées par les événements survenus au palais. D'un côté il y a des partisans de l'innocence de la Reine ; d'un autre côté il y a un grand nombre de gens qui demandant sa condamnation. Veuillez me pardonner ma franchise, Sire, mais aux yeux du peuple le roi doit rester un être supérieur, pour ainsi dire infaillible. Que dirait ce peuple si le roi avait commencé par con-

damner quelqu'un dans la conviction qu'il était coupable ; s'il le voyait ensuite changer d'attitude sans avoir acquis la moindre preuve d'innocence et montrer ainsi qu'il s'était trompé ?

Par un hochement de tête le roi reconnut la justesse des paroles du religieux.

— Que faut-il donc que je fasse, dit-il en soupirant, que faut-il donc que je fasse !

Le Père Aloïse jugea l'occasion favorable d'intercéder pour la reine et il en profita.

— A votre place, Sire, je réunirais le plus tôt possible la cour de justice. Quoique parmi la noblesse les opinions soient fortement partagées au sujet de la reine, je suis cependant persuadé que les quatre membres les plus en vue de la noblesse posséderont assez le sentiment de la justice pour juger librement selon leur conscience. Quant à moi, Sire, permettez moi de vous le dire avec tout le respect que je vous dois, je n'oserais jamais condamner la reine sur les preuves qui l'ont fait soupçonner. Personnellement je la considère comme étant innocente, mais je dois avouer franchement, que chez moi c'est une question de sentiment plutôt que de faits.

— Mais que dois-je donc faire pour le moment,

mon Père ? Ah ! si je pouvais la serrer sur mon cœur et lui dire : Marie, que tout soit oublié, car je crois en votre innocence.

Le Père Aloïse hocha la tête d'un air soucieux et fit comprendre au roi que ce sentiment, pris en lui-même, était très noble, mais qu'alors la reine pouvait rester coupable aux yeux de la France, tandis que si elle était acquittée par la cour de justice, elle se trouverait complètement réhabilitée.

— Vous pouvez cependant faire beaucoup, Sire, pour Sa Majesté. Permettez lui de recevoir les enfants et mademoiselle Blanche. Dans sa simplicité elle connaîtra déjà le bonheur en attendant que vous puissiez la faire remonter sur le trône de France.

— Puissiez-vous dire vrai, soupira Philippe. Ah, si je possédais seulement la preuve de son innocence, avec quelle joie ne volerais-je pas vers elle pour la serrer sur mon cœur !.... Tous ces mensonges, toutes ces tromperies, ne me permettent pas de voir clair....

Pour la première fois la confiance que le roi avait dans le rusé Labrosse, se trouvait donc ébranlée. Une étoile commençait à pâlir. Longtemps encore après le départ du Père Aloïse, Philippe

resta plongé dans de profondes réflexions et ballotté par des sentiments divers, et lui, le puissant souverain, se sentait pauvre et abandonné, puisqu'il devait douter même de celui auquel il avait toujours témoigné une confiance illimitée.

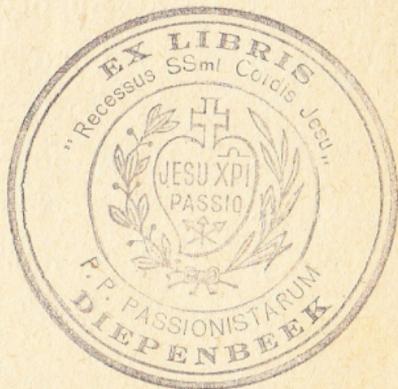


Marie

de

Brabant

PAR Mr. HUBERT †
DESSINS DE †††††
††† E. WALRAVENS



ANVERS
L. OPDEBEEK
57, Rue St. Willebrord, 57
1904

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre		Page
I	La Princesse Marie	I
»	II Desseins scélérats	» 28
»	III L'empoisonnement	» 71
»	IV Un nouvel hôte au Louvre	» 141
»	V Un témoin encombrant	» 177
»	VI Une étoile qui pâlit	» 191
»	VII Acte d'héroïsme de Melchior Blanc	» 220
»	VIII Nuages sombres	» 245
»	IX Tu récolteras ce que tu auras semé	» 262
»	X Surprise !	» 306
»	XI Charles Labrosse à Bruxelles	» 345
»	XII La vengeance d'Alexandre	» 364
»	XIII Innocence et désir de vengeance	» 384
»	XIV Le jugement de Dieu	» 441
»	XV Le châtimeut	» 470